

François
Hartog



**CROIRE
EN L'HISTOIRE**

Flammarion

Extrait de la publication

François Hartog

CROIRE EN L'HISTOIRE

L'Histoire fut la grande puissance et la grande croyance des temps modernes. Véritable théologie, elle organisait le monde et lui donnait sens. On se mit à son service, au point de s'aveugler, voire de commettre le pire en son nom. Juge suprême des conduites et des événements, elle enthousiasma et terrifia. Affaire des historiens, elle ambitionna d'être une science, tandis que les romanciers s'attachèrent à dire ce monde saisi par l'Histoire.

Depuis les années 1980, cette toute-puissance est mise en cause. Notre rapport au passé est désormais affaire de mémoire plus que d'histoire ; trop imprévisible ou trop prévisible, l'avenir semble avoir disparu de notre horizon, et l'historien est pris dans l'urgence du présent. Devenue justiciable plutôt que juge, l'histoire peine à remplir son rôle de trait d'union entre le passé, le présent et le futur. Quel sens donner aujourd'hui au mot « histoire » ?

Dans le sillage de ses travaux sur le temps, François Hartog fait intervenir, au cours de cette vaste enquête sur notre monde contemporain, historiens, philosophes et romanciers – de Thucydide à Braudel, d'Aristote à Ricœur, de Balzac à McCarthy – afin de saisir sur le vif les enjeux d'une époque nouvelle.

FRANÇOIS HARTOG

Directeur d'études à l'EHESS, il a notamment écrit *Le Miroir d'Hérodote* et *Régimes d'historicité*, et publie en même temps que *Croire en l'histoire*, un livre d'entretiens intitulé *La Chambre de veille*, chez Flammarion.

Flammarion

Croire en l'histoire

DU MÊME AUTEUR

- Le Miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, Gallimard, coll. « Folio », 2001.
- Mémoire d'Ulysse. Récits sur la frontière en Grèce ancienne*, Gallimard, 1996.
- L'Histoire, d'Homère à Augustin*. Préfaces des historiens et textes sur l'histoire, réunis et commentés par F. Hartog, traduits par M. Casevitz, Le Seuil, 1999.
- Le XIX^e siècle et l'histoire. Le cas Fustel de Coulanges*, nouvelle édition, Le Seuil, coll. « Points », 2001.
- Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Le Seuil, édition augmentée, « Points », 2012.
- Anciens, Modernes, Sauvages*, Le Seuil, coll. « Points », 2008.
- Évidence de l'histoire. Historiographie ancienne et moderne*, Gallimard, coll. « Folio », 2007.
- Vidal-Naquet, historien en personne. L'homme-mémoire et le moment mémoire*, La Découverte, 2007.
- Plutarque, *Vies parallèles*, volume dirigé et préfacé par F. Hartog, Gallimard, coll. « Quarto », 2001.
- Polybe, *Histoire*, édition publiée sous la direction et préface de F. Hartog, Gallimard, coll. « Quarto », 2003.
- Les Usages politiques du passé*, sous la direction de F. Hartog et J. Revel, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2001.
- La Chambre de veille. Entretiens avec Felipe Brandi et Thomas Hirsch*, Flammarion, 2013.

François Hartog

Croire en l'histoire

Flammarion

Conseillers éditoriaux :
Thomas Hirsch et Yann Potin

© Flammarion, 2013.
ISBN : 978-2-0812-8675-7

À G. L.

INTRODUCTION

Croit-on encore en l'Histoire ?

C'est moi qui fus la belle *Clio*, si adulée. Comme je triomphais au temps de mes jeunes réussites. Puis l'âge vint [...] Alors j'essaie de me tromper. Je me livre à *des travaux* [...] Moi l'histoire, je trompe le temps¹.

Charles PÉGUY

Croit-on encore en l'Histoire ? Et que signifie aujourd'hui de répondre par oui ou par non à cette question ? Telle est l'interrogation initiale de cette enquête et de cette réflexion. Croit-on en l'Histoire comme on y a cru à partir du XIX^e siècle : avec la même force et la même foi ? Quand elle est devenue une évidence, quand on s'est mis à la pratiquer méthodiquement, avec l'ambition de la hisser au rang de science, sur le modèle des sciences de la nature. Quand la littérature s'en est vivement emparée, quand le roman s'est donné pour tâche d'écrire ce monde nouveau traversé par l'Histoire. Prenant alors conscience de sa puissance, on s'est trouvé saisi par sa force d'entraînement, jusqu'à y reconnaître une figure nouvelle du

1. Charles Péguy, *Œuvres en prose complètes, Clio, Dialogue de l'histoire et de l'âme païenne*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », III, 1992, p. 998.

destin. Sa marche en avant a suscité la révérence, sa capacité à broyer des pays et des vies a soulevé l'effroi. À la fin des années 1940, Mircea Eliade s'en prit même à ce qu'il nommait la « terreur de l'Histoire ». Tout un temps, on s'en est remis à son tribunal, on l'a convoquée sur d'innombrables champs de bataille, en son nom on a justifié ou condamné les politiques les plus opposées. Combien de discours, lyriques ou réalistes, n'a-t-elle pas inspirés ? Combien d'ouvrages en ont traqué les secrets (livres d'histoire, romans historiques, romans) ? Combien de traités philosophiques ont entrepris d'en découvrir les lois ou d'en dénoncer les pseudo-lois ? Combien de *Clio* peintes ou sculptées sont venues, plus ou moins songeuses, trôner dans des bâtiments publics ?

Dans son *Grand Dictionnaire*, publié entre 1866 et 1876, Pierre Larousse s'en faisait le prophète plein d'ardeur : « Le mouvement historique, inauguré au XVII^e par Bossuet, continué au XVIII^e par Vico, Herder, Condorcet, et développé par tant d'esprits remarquables de notre XIX^e siècle, ne peut manquer de s'accroître encore davantage dans un avenir prochain. Aujourd'hui, l'histoire est devenue, pour ainsi dire, une religion universelle. Elle remplace dans toutes les âmes les croyances éteintes et ébranlées ; elle est devenue le foyer et le contrôle des sciences morales, à l'absence desquelles elle supplée. Le droit, la politique, la philosophie lui empruntent ses lumières. Elle est destinée à devenir, au milieu de la civilisation moderne, ce que la théologie fut au Moyen Âge et dans l'Antiquité, la reine et la modératrice des consciences¹ ». Voilà une vigoureuse profession de foi, à laquelle bien d'autres, ici et là en Europe, dans

1. Pierre Larousse, *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, vol. XII, article *Histoire*, p. 301.

les mêmes années, auraient pu faire écho. Même si Pierre Larousse allait particulièrement loin, en reconnaissant à l'Histoire un statut équivalent à celui qu'avait précédemment occupé la théologie comme discours créateur de sens pour des sociétés alors religieuses. On est bien dans le *croire en*, comme on croit en Dieu, au plus haut degré de la croyance¹.

À un degré inférieur, il y a le *croire à* : croire à l'Histoire, croire qu'il y a une histoire ou de l'histoire à l'œuvre d'une manière ou d'une autre. On postule que la contingence n'est pas tout et que peut se laisser appréhender un certain ordre dans ce qui survient ou advient, et l'on estime qu'il vaut la peine de rapporter, autant que faire se peut, ce qui s'est passé pour s'en souvenir, pour s'en servir. En dresser un tableau ou en donner une vue synoptique, pour l'instruction ou le plaisir (ou les deux) d'un lecteur, est possible et même utile. Telle était déjà, au II^e siècle avant notre ère, l'ambition de Polybe à l'ouverture de son histoire universelle. Donner une vue d'ensemble qui fit voir ce qui venait de se passer : la conquête si rapide de la Méditerranée par Rome. De cette croyance de second rang (qui peut très bien se confondre avec la première dans l'Histoire providentielle), il a existé différents modèles. Parmi les modernes, les plus déterministes ont cru aux causes et aux lois, d'autres ont fait appel à des invariants anthropologiques, ont cherché des forces profondes, ont mis au jour des régularités et ont bâti des séries, cherchant

1. Mon propos n'est nullement de reparcourir la voie ouverte par Karl Löwith dans son livre, publié en 1949, *Histoire et Salut*, avec son sous-titre parfaitement explicite, *Les Présupposés théologiques de la philosophie de l'histoire* (trad. française, Paris, Gallimard, 2002). Non plus que de suivre le débat qu'il a suscité sur la « sécularisation » (voir Jean-Claude Monod, *La Querelle de la sécularisation de Hegel à Blumenberg*, Paris, Vrin, 2002).

à cerner le changement au moyen de ce qui ne changeait qu'à peine et insensiblement. Méfiants à l'égard de ces lourds appareillages, d'autres n'ont jamais cessé de croire aux acteurs, aux actions et à la contingence : l'événement est leur élément, le grand homme leur sujet.

Mais revenons, un instant encore, à Larousse. Et, pour prendre la mesure de la radicalité de son propos, transportons-nous un siècle plus tôt, en 1751, lorsque d'Alembert rédigeait le *Discours préliminaire* de l'*Encyclopédie*, la future Bible des Lumières. Quelle place était reconnue à l'Histoire à l'orée de ce grand dictionnaire raisonné des savoirs ?

« L'Histoire en tant qu'elle se rapporte à Dieu, renferme ou la révélation ou la tradition, et se divise sous ces deux points de vue, en histoire sacrée et en histoire ecclésiastique. L'histoire de l'homme a pour objet, ou ses actions, ou connaissances ; et elle est par conséquent civile ou littéraire, c'est-à-dire se partage entre les grandes nations et les grands génies, entre les rois et les gens de Lettres, entre les conquérants et les philosophes. Enfin l'histoire de la nature est celle des productions innombrables qu'on y observe, et forme une quantité de branches presque égale au nombre de ces diverses productions. Parmi ces différentes branches, doit être placée avec distinction l'histoire des arts, qui n'est autre chose que l'histoire des usages que les hommes ont fait des productions de la nature, pour satisfaire à leurs besoins ou à leur curiosité. » On est loin encore, on le voit, de l'Histoire processus, portée par le progrès. Il n'y a pas, pour d'Alembert, une Histoire mais des histoires : celle qui se rapporte à Dieu, celle (civile ou littéraire) qui a l'homme pour objet, l'histoire de la nature et, enfin, une histoire des Arts. Pour l'histoire de l'homme et de ses actions, d'Alembert ajoutait ces précisions : « Ce n'est pas assez pour nous de vivre avec nos contemporains,

et de les dominer. Animés par la curiosité et par l'amour-propre, et cherchant par une avidité naturelle à embrasser à la fois le passé, le présent et l'avenir, nous désirons en même temps de vivre avec ceux qui nous suivront, et d'avoir vécu avec ceux qui nous ont précédés. De là l'origine et l'étude de l'Histoire, qui nous unissant aux siècles passés par le spectacle de leurs vices et de leurs vertus, de leurs connaissances et de leurs erreurs, transmet les nôtres aux siècles futurs. C'est là qu'on apprend à n'estimer les hommes que par le bien qu'ils font, et non par l'appareil imposant qui les entoure : les Souverains, ces hommes assez malheureux pour que tout conspire à leur cacher la vérité, peuvent eux-mêmes se juger d'avance à ce tribunal intègre et terrible ; le témoignage que rend l'Histoire à ceux de leurs prédécesseurs qui leur ressemblent, est l'image de ce que la postérité dira d'eux. »

Par là, il réaffirmait les vertus du modèle de l'*historia magistra vitae*, en insistant sur son rôle de trait d'union entre passé et présent, mais aussi entre présent et futur : l'Histoire nous unit aux siècles passés et transmet ce que nous sommes aux siècles futurs. Sa fonction traditionnelle de miroir ou de tribunal, pour les princes avant tout, était également rappelée. En se regardant dans ce miroir, le souverain peut reconnaître d'avance comment la postérité le verra, donc agir en conséquence.

Impressionnant est donc le chemin parcouru entre d'Alembert et Larousse, en un siècle au cours duquel l'Histoire a émergé comme la puissance dominante et le concept central (*Grundbegriff*) ou encore régulateur du monde moderne. Reinhart Koselleck en a retracé le surgissement et suivi le déploiement en Allemagne depuis la fin du XVIII^e siècle. Elle devient un singulier collectif (l'Histoire), sujet d'elle-même, intermédiaire entre le passé et le futur. Par transfert de sacralité, on lui applique des épithètes

divines (puissance, justice, sagesse) et, surtout, on devient responsable devant elle¹. Novalis apparaît comme un témoin majeur de cette transformation quand il jette dans ses brouillons ces formules aphoristiques : « Le temps est le plus sûr des historiens », « L'histoire s'engendre elle-même », ou, plus saisissante encore, cette observation selon laquelle il n'y a histoire « que lorsqu'on remarque l'enchaînement secret de ce qui fut et de ce qui sera et que l'on apprend à composer l'histoire à partir de l'espoir et du souvenir² ». On trouve là, en effet, déjà, les composants du concept moderne d'histoire : le temps comme acteur et agent ainsi que l'écart, qui se creuse, entre le champ d'expérience (le souvenir) et l'horizon d'attente (l'espoir), là justement où s'engendre, pour ainsi dire, le nouveau temps historique. D'où le constat de Schopenhauer, en 1819 : « C'est seulement par l'histoire qu'un peuple devient complètement conscient de son être³. » Avant d'en arriver, en 1845, aux formulations de Marx et Engels dans *L'Idéologie allemande* : « Nous ne connaissons qu'une seule science, la science de l'histoire⁴. » Et les deux compères d'ajouter, pour que nul ne se méprenne, que jusqu'à ce jour les Allemands n'ont jamais eu « un historien » ! Perdus dans l'idéalisme, ils ont été incapables de donner à l'histoire sa base matérialiste. Quand on songe à ce qu'était alors l'histoire en Allemagne, la provocation était de taille !

1. Reinhart Koselleck, *L'Expérience de l'histoire*, trad. française Paris, Gallimard, Le Seuil, 1997, p. 93-94.

2. *Ibid.*, p. 48 (pour les deux premières citations) ; *Le Futur passé, Contribution à la sémantique des temps historiques*, trad. française, Paris, Éditions de l'EHESS, 1990 p. 310 (pour la troisième).

3. Reinhart Koselleck, *L'Expérience de l'histoire, op. cit.*, p. 72.

4. *Ibid.*, p. 67.

Si nous repassons du côté français, celui qui, au début du XX^e siècle, peut clore ce rapide aperçu de la prise du pouvoir par l'histoire est Charles Péguy. Déplorant à un demi-siècle d'intervalle cela même dont se félicitait Pierre Larousse, il est, en effet, l'auteur qui, entre l'affaire Dreyfus et sa mort sur le champ de bataille en 1914, a le plus écrit sur l'histoire et contre l'histoire – celle, du moins, qui triomphait alors à la Sorbonne et qu'incarnait, à ses yeux, ce trio infernal réunissant Ernest Lavisse, Charles-Victor Langlois et Charles Seignobos, les maîtres de l'histoire méthodique qu'il a poursuivis de sa vindicte et de ses sarcasmes. Polémiste redoutable certes, Péguy est aussi le penseur qui n'a cessé de réfléchir sur le concept moderne d'histoire, c'est-à-dire cette *Clio*, celle des modernes, en laquelle il avait reconnu « la maîtresse de leur monde ». Non plus sous les traits de la vieille histoire *magistra vitae*, fournisseuse d'exemples à imiter ou à éviter, mais sous ceux d'une impérieuse *magistra mundi*, dont ils se proclamaient les desservants zélés¹. Contre le Renan de *L'Avenir de la science*, qui est, pour lui, l'incarnation même du moderne, il écrivait : « Une humanité devenue Dieu par la totale infinité de sa connaissance, par l'amplitude infinie de sa mémoire totale, cette idée est partout dans Renan ; elle fut vraiment le viatique, la consolation, l'espérance, la secrète ardeur, le feu intérieur, l'eucharistie laïque de toute une génération, de toute une levée d'historiens, de la génération qui dans le domaine de l'histoire inaugurerait justement le monde moderne². » L'idéal d'exhaustivité,

1. Péguy est revenu, dans de nombreux textes, sur ce qu'il appelle « la situation faite à l'histoire dans les temps modernes ». Parmi eux, *De la situation faite à l'histoire et à la sociologie dans les temps modernes* (1906), il y a Zangwill (1904), *Clio, Dialogue de l'histoire et de l'âme païenne* (1913).

2. Péguy, *op. cit.*, I, 1987, Zangwill, p. 1416.

CROIRE EN L'HISTOIRE

proclamé par cette levée d'historiens, modeste en apparence, est, en réalité, hyperbolique, puisqu'ils n'ambitionnent, au fond, rien de moins que de dupliquer ou de refaire la création. Si bien que l'historien moderne s'est fait « demi-inconsciemment, demi-complaisamment, lui-même un Dieu ¹ ».

CROIRE ET FAIRE

Qui fait l'histoire ? La question n'est pas anodine car de la réponse qu'on lui donne, découlent, nous allons le voir, des façons différentes de croire en l'histoire.

Depuis la Bible, le dieu d'Israël est le seul maître de l'histoire. Croire en l'histoire, c'est reconnaître qu'elle est faite de ses interventions directes ou indirectes, puisqu'il est reconnu qu'il fait servir même les ennemis d'Israël à l'accomplissement de ses desseins. Ainsi, Cyrus, le roi des Perses, qui a pris Babylone et a permis le retour des Hébreux, peut être désigné comme « l'oïnt du Seigneur ² », dans la mesure où il a été, sans le savoir et sans le vouloir, son instrument. Tout l'effort de Bossuet, dans son *Discours sur l'histoire universelle*, tendra encore à faire comprendre au dauphin qu'il faut tenir à la fois que « ce long enchaînement des causes particulières, qui font et défont les empires, dépend des ordres secrets de la Providence », et que ceux qui gouvernent font toujours autre chose que ce qu'ils croient faire. C'est pourquoi aussi,

1. *Ibid.*, p. 1401.

2. Isaïe, 45, 1. Voir aussi 44, 28 : Ainsi a parlé Iahvé : « Moi qui dis à Cyrus : mon berger !/tandis qu'il fera aboutir toute ma volonté,/en disant de Jérusalem : qu'elle soit rebâtie ! et du temple : tu seras fondé. »

« tout est surprenant à ne regarder que les causes particulières, et néanmoins tout s'avance avec une suite réglée ¹ ». Deux siècles plus tard, Hegel reprend la question et reformule la réponse, en nommant l'écart entre le particulier (l'action individuelle) et le général (le déploiement de l'Idée) « ruse de la raison ² », mais tout a changé, puisque l'Histoire, elle-même, est devenue la véritable doctrine du salut ³.

Ainsi, selon ces perspectives (et en dépit de leurs différences), l'homme contribue à faire l'histoire : une histoire qui, certes, lui échappe mais qui n'en a pas moins besoin de son concours pour s'accomplir. Et, au fond, plus il le sait, mieux il la fait, puisqu'il est dûment averti de ses limites et de ses ignorances. À cette première réponse s'en ajoute une seconde et de sens contraire, celle qui, depuis la Renaissance au moins, reconnaît de plus en plus l'individu comme *actor* de lui-même et de ses œuvres : auteur et acteur de soi – ambition qui conduit à la vision d'une histoire faite par les grands hommes, dont, à l'époque moderne, Napoléon sera le cas d'école incessamment scruté, qu'il vienne confirmer, infirmer ou nuancer cette conviction logée au cœur du projet moderne. C'est ainsi que l'on va jusqu'à la formule de l'historien allemand Heinrich von Treitschke, qualifiée par Fernand Braudel d'unilatérale et d'orgueilleuse : « Les hommes font l'histoire ⁴. » En

1. Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966, p. 427, 428.

2. G.W.F. Hegel, *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, trad. française, Paris, Vrin, 1963, p. 37.

3. Dans plusieurs de ses livres, Marcel Gauchet a reconnu et interrogé la « condition historique » de l'homme moderne, en dernier lieu dans les trois volumes parus de *L'Avènement de la démocratie*, Paris, Gallimard, 2007-2010.

4. Fernand Braudel, *Écrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1969, p. 21. « Ce sont des individus, des hommes qui font l'histoire, des

précisant que « les hommes font leur propre histoire », mais dans des conditions qu'ils n'ont pas choisies, Marx conjoignait, au fond, les deux approches, tout en mettant nettement l'accent sur le faire¹. De la même façon, Jean Jaurès a placé son *Histoire socialiste de la Révolution française* sous la double invocation de Marx et de Plutarque.

Aussi rapide soit-il, cet aperçu suffit pour marquer le lien qui a existé entre croire et faire : croire en l'histoire et croire qu'on fait l'histoire². Le faire est une modalité du croire. Et plus on fait ou plus on croit qu'on fait, plus on croira en l'histoire. L'inverse, au demeurant, n'est pas vrai : croire qu'on ne fait pas l'histoire, ou bien peu, ou malgré soi et sans savoir ce que l'on fait vraiment, ne ruine pas, pour autant, la croyance en l'histoire – qu'on la nomme alors plutôt desseins de la Providence, destin, marche rapide du progrès, avancée de la décadence ou surgissement de la Révolution. Car cette dernière a été la figure la plus forte de la croyance moderne en l'Histoire jusqu'à en devenir, tout un temps, le nom et le concept : l'Histoire, c'est-à-dire la Révolution. Elle a pu être conçue soit comme ce *telos* qui arrivera à son heure et qu'on ne peut guère hâter, soit comme l'occasion (*kairos*), à la fois à saisir et à provoquer par une avant-garde, de « forcer » le temps. Elle est suite logique ou coup de main, selon

hommes comme Luther, Frédéric le Grand et Bismarck », martèle Treitschke. « Cette grande et héroïque vérité sera toujours juste. »

1. Karl Marx, *Le 18 Brumaire de Louis Napoléon Bonaparte*, *Œuvres IV*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », p. 437.

2. Sur le caractère faisable de l'histoire, voir l'éclairante mise en perspective de Christophe Bouton, « “Ce sont les hommes qui font l'histoire”. Sens et limites de l'idée de faisabilité de l'histoire », dans *Penser l'histoire, De Karl Marx aux siècles des catastrophes*, sous la direction de Christophe Bouton et Bruce Bégout, Paris, Éditions de l'Éclat, 2011, p. 255-269.

que l'on est marxiste ou léniniste. Dans le second cas, la part reconnue au faire, à l'action directe (d'une élite) est évidemment plus grande.

Dans *La Guerre et la Paix*, Tolstoï a exposé et exploré au plus loin la disjonction entre le croire et le faire, en revenant cinquante ans après les faits sur la campagne de Russie. Napoléon croit qu'il fait l'histoire, alors qu'en réalité il n'en est rien ; au mieux, il joue « son rôle fictif de chef suprême ¹ ». Koutouzov sait qu'il ne la fait pas et n'en a pas la prétention, mais il sait, contre l'avis même de ses généraux qui ne cessent de déplorer sa sénilité, que la bataille de Borodino est bel et bien une victoire russe, et il est, pour finir, indubitable que les Français, en pleine débandade, sont lourdement vaincus. D'abord par eux-mêmes. Pourquoi le prince André est-il un des rares à lui faire confiance ? Parce que Koutouzov, par son « absence même de personnalité », a la « capacité de contempler les événements en toute sérénité ». « Il comprend qu'il existe quelque chose de plus fort, de plus puissant que sa volonté personnelle, à savoir le cours inéluctable des événements ² ». Une fois la Russie libérée, Koutouzov, qui incarnait la guerre populaire, n'a plus rien à entreprendre. « Il ne lui restait qu'à mourir. Et il mourut ³. »

Tolstoï estime que l'histoire est une affaire trop sérieuse pour être laissée aux états-majors, aux supposés grands hommes et aux historiens. Les plans des uns et les récits des autres manquent totalement ce qui se passe effectivement sur le champ de bataille. L'histoire n'en existe pas moins, puisqu'elle est « la vie inconsciente, générale,

1. Tolstoï, *La Guerre et la Paix*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1952, p. 1024.

2. *Ibid.*, p. 973.

3. *Ibid.*, p. 1448.

grégaire de l'humanité¹ ». Elle est régie, au total, par « la loi de la fatalité », à laquelle s'ajoute « cette loi psychologique qui pousse l'homme accomplissant l'acte le moins libre à imaginer après coup toute une série de déductions ayant pour but de démontrer à lui-même qu'il est libre² ». L'épilogue du roman est une méditation sur les impasses de l'histoire moderne, empêtrée qu'elle est entre l'individu historique perçu tantôt comme « produit de son temps », tantôt comme créateur des événements³.

Un demi-siècle plus tard, Oswald Spengler, qui appartient à la génération de 1918 (comme Paul Valéry et Arnold Toynbee)⁴, reprend la question, mais sur le terrain de la philosophie de l'histoire. *Le Déclin de l'Occident*, son ouvrage le plus fameux, paraît en juillet 1918, même si, précise-t-il, le titre en était fixé dès 1912. Le succès fut considérable, d'abord en Allemagne mais pas seulement. Spengler croit-il en l'histoire ? Assurément, et tout l'enjeu de sa réflexion est d'en dégager la « logique ». Non pour le plaisir intellectuel de mettre en ordre le passé de l'humanité, mais pour tenter, « pour la première fois », s'enorgueillit-il, une « prédétermination de l'histoire⁵ ». Son livre se veut, en effet, une « philosophie du destin ». Il s'ouvre sur une question urgente que les Européens se posent, sous différentes formes, en ces années où croît l'inquiétude. Où en est donc la culture occidentale et qu'est-ce qu'elle a devant elle ? Pour y répondre, il entreprend un long détour qui vise à établir une morphologie

1. *Ibid.*, p. 792.

2. *Ibid.*, p. 1620.

3. *Ibid.*, p. 1563.

4. Henri-Irénée Marrou, *De la connaissance historique*, Paris, Le Seuil, 1954, p. 14.

5. Oswald Spengler, *Le Déclin de l'Occident*, trad. française, Paris, Gallimard, 1948, p. 15.

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EHBN000565.N001
Dépôt légal : février 2013

